

LES SOIRÉES
DU
PRINTEMPS.

DE L'IMPRIMERIE DE FAIN,
RUE DE RACINE, PLACE DE L'ODÉON.





*« Hélas un nid resté à l'éseau,
et moi je quitte ma chaumière ! »*



LES SOIRÉES DU PRINTEMPS,

POUR SERVIR A L'AMUSEMENT DE L'ENFANCE,
AVEC 8 JOLIES GRAVURES.

TOME SECOND.



PARIS,

A LA LIBRAIRIE D'ÉDUCATION
D'ALEXIS EYMERY, rue Mazarine, n.^o. 30.

1818.

LES SOIRÉES DU PRINTEMPS.

GEORGES,
ou
LE PETIT SAVOYARD,

DANS les montagnes voisines de Genève il y avait un hameau très-retiré, où demeurait un brave homme, chargé d'une nombreuse famille. Ce bon montagnard, à force de travail et d'économie ,

quelque chose dans les villes voisines pendant l'hiver. — Mon cher petit Georges, lui dit-il, te voilà déjà grandelet; tu es assez fort pour faire ce que j'ai fait à ton âge. Il faut que tu ailles passer l'hiver à Genève; j'ai prévenu un de mes anciens amis. Je t'équiperai un peu; je te donnerai mes instructions. A l'aide de Dieu et de ta sagesse, tu feras peut-être quelques petits profits; tu reviendras au printemps.

Le bon petit Georges aimait sa famille et sa chaumière. Il fut d'abord bien triste; il reçut en pleurant, mais sans se plaindre, les avis et les adieux de son père. Sa

pauvre mère lui fit un humble trousseau, lui donna quelques sous, le conduisit à une demi-lieue, sur la route de Genève : là, elle l'embrassa, en versant bien des larmes ; et elle le quitta. Il suivit tristement le chemin, retournant sans cesse la tête pour voir encore sa mère qui, de son côté, le regardait aussi ; et quand il cessa de la voir, quand sa chaumière même eut disparu, il s'assit sur une grosse pierre qui bordait la route, et là, il se livra à sa douleur.

— Me voilà donc seul sur la terre, disait-il ; qui aura compassion de moi ?... Mais mon père a

commencé de la même manière ,
je réussirai peut-être comme lui.
Allons , mon Dieu , donnez-moi
du courage ! Au printemps, je re-
viendrai , je suivrai de nouveau ce
chemin , et alors il me ramènera
vers ma famille : ah ! combien
alors j'aurai de plaisir !

En prononçant ces mots, Geor-
ges se ranime ; il se lève , reprend
sa route , la suit d'un pas ferme et
rapide , se livre par momens à l'es-
pérance, quelquefois même chante
avec gaîté.

Il arriva le soir à Genève. Le
montagnard , ami de son père ,
l'attendait à quelques pas de la
ville ; il le reconnut à l'air de fa-

mille, l'appela par son nom, lui prit la main avec amitié, lui donna de la confiance.—Viens te reposer dans ma cabane, lui dit-il : tu as faim et tu es fatigué ; je te donnerai en arrivant un morceau de mon pain et une portion de mon lit. Demain, tu essaieras de gagner ta vie.

Georges suivit ce brave homme, qui montrait tant de franchise et un si bon cœur ; mais qui était trop pauvre pour pouvoir donner l'hospitalité au-delà d'une journée.

Le lendemain, dès le point du jour, il prit le petit argent de Georges ; il le compta. Avec ces trente-deux sous, lui dit-il, tu ne pourras aller bien loin ; il faut que

tu songes , dès aujourd'hui , aux moyens de te nourrir. Que sais-tu faire ? que veux-tu faire ? — Je ne sais pas faire grand'chose , répondit Georges ; je n'ai point de métier. Mais mon père m'a dit que j'avais une jolie voix ; il m'a appris , ainsi que ma mère , beaucoup de chansons ; et un vieil habitant de notre hameau m'a un peu montré à jouer de la vielle. Si , avec ces trente-deux sous , je pouvais en acheter une ?...

— Ma foi , mon pauvre enfant , je ne sais pas ce que cela coûte ; mais , crois moi , lors même que tu en trouverais une pour rien , ce ne serait jamais qu'un instrument

de fainéantise. Tourner la roue d'une vielle ; ou faire danser la marmotte , ou chanter des chansons ; tout cela n'est autre chose que mendier ; et mendier, quand on peut travailler, c'est le premier pas vers le mal, c'est déjà une espèce de tromperie. D'ailleurs , tu as du chagrin , tu regrettes nos montagnes ; si tu travailles , le temps passera ; le courage et l'espérance rempliront ton cœur.

— Vous avez raison , dit Georges ; tâchez de me trouver de l'ouvrage. — Je vais dès ce pas à plusieurs endroits, dit le montagnard ; promène-toi un peu en attendant.

Georges sortit ; il n'avait jamais

vu de grande ville : les rues de Genève lui parurent bien belles. Il parvint sur les bords du lac ; il les suivit : de là ses yeux se portèrent sur les montagnes. Aussitôt il ne regarda plus ni le lac , ni la ville ; tous ses souvenirs lui furent rendus. Il s'assit sur le gazon ; ses yeux se remplirent de larmes.

Il se livrait à la tristesse, lorsque plusieurs dames, richement vêtues, et quelques enfans, passèrent près de lui : c'était une famille anglaise qui parcourait la Suisse. Georges, en voyant plusieurs personnes qui s'approchaient, se leva avec un sentiment de crainte qui augmentait son air d'affliction ; il faisait

quelques pas pour s'éloigner. Un des enfans, petite fille d'environ sept ans, qui tenait la main de sa mère, remarqua sa tristesse. — Maman, dit-elle, je voudrais bien donner quelque chose à ce pauvre garçon.

Comme elle fit cette demande en anglais, Georges ne l'entendit pas; mais lady Williams consentit avec une douce joie au désir de sa fille; elle fit à Georges un signe de bienveillance. Georges s'arrêta; il fut aussitôt entouré de la famille étrangère. — Tiens, mon ami, lui dit Jenny en lui mettant quelque chose dans la main; tiens....

Georges rougit ; il n'osait pas lever les yeux ; il ne savait point ce qu'il devait dire , ni ce qu'il devait faire. Une idée lui vient ; il se tourne du côté de la petite Jenny. — Voulez-vous, lui dit-il, que je vous chante une chanson ? Lady Williams , répondant pour sa fille , lui dit : — Bien volontiers, mon enfant ; mais nous voudrions une des chansons que l'on chante dans les montagnes. — Je n'en sais pas d'autres encore : je viens à la ville pour la première fois ; j'ai quitté hier mon père. Voici l'une des chansons qu'il m'a apprises ; il m'a dit qu'il la chantait bien souvent dans son enfance ,

lorsqu'il était seul et pauvre comme moi :

Plaignez les petits Savoyards
 Qui s'en vont loin de leur patrie ,
 Seuls et bravant tous les hasards,
 Courant après leur pauvre vie.
 Plus tristes que le passereau ,
 Ils n'ont point d'abri sur la terre ;
 Hélas ! un nid reste à l'oiseau ,
 Et moi je quitte ma chaumière.

Plaignez le jeune Savoyard
 Errant déjà de ville en ville ;
 C'est le malheur du montagnard
 De fuir l'hiver son humble asile ;
 Je vois partout le faible agneau
 Heureux près de sa tendre mère.
 Hélas ! un nid reste à l'oiseau ,
 Et moi je quitte ma chaumière.

En achevant sa chanson , le
 pauvre Georges avait bien de la

peine à retenir ses larmes. La petite Jenny lui donna encore quelque chose , et en s'éloignant, ainsi que sa mère , elle jeta sur lui un regard de pitié.

Georges y répondit par un regard de reconnaissance. — Que de bonté, dit-il, dans le cœur de cette petite fille ! et comme elle est heureuse ! elle est entourée de ses parens !

A une petite distance , la famille anglaise monta dans une belle voiture. Georges ne dit point : Comme ils sont riches , et comme je suis pauvre ! Il ne voyait que deux choses sur la terre : être avec les siens comme il était la veille ,

ou être seul comme il était en ce moment.

Lorsque la voiture eut disparu, Georges retomba dans sa rêverie. Il en fut tiré par la vue de plusieurs barques légères qui traversaient le lac, et paraissaient se rendre vers le point où il se trouvait. Sur ces barques rapides, il n'y avait que les conducteurs, qui, tous, ramaient d'un air actif et content. J'aimerais à être batelier, dit Georges en lui-même; de ce beau lac, on voit nos montagnes.

Les barques arrivent. Un jeune homme s'élance de la plus voisine, la fixe à un piquet, se rend à un tas de planches qui était sur le ri-

vage , et se dispose à les charger sur son bateau. Georgess'approche avec timidité, et lui dit d'une voix douce : — Voulez-vous que je vous aide ? Le jeune batelier regarde Georges : sa figure et sa voix l'intéressent. Volontiers , lui dit-il.

Aussitôt Georges dégage les planches ; il les présente une à une au batelier , et cela avec tant de zèle et d'adresse , que le jeune homme l'admire.

— Qui es-tu donc , mon enfant ? lui dit-il. Tu parais étranger ; es-tu depuis long-temps à Genève ? — Depuis hier seulement. — Et que viens-tu faire ici ? — Cher-

cher de l'ouvrage. — Tu mérites d'en trouver. Si tu veux rester avec moi , je t'apprendrai à gouverner un bateau ; en attendant , tu le nettoieras , et tu m'aideras à ramer. Tu auras quelquefois de la fatigue , mais quelquefois aussi du plaisir ; car la navigation du lac est douce , et souvent nous avons à conduire des voyageurs polis et bienfaisans.

Georges accepta avec bien de la joie l'offre du jeune batelier ; il le remercia de son mieux , et dès l'instant même il s'engagea à être son petit compagnon.

Cette heureuse affaire venait de se terminer , lorsque le bon mon-

tagnard arriva ; et il était triste ; il n'avait encore rien trouvé qui pût convenir au fils de son ami. — Ne vous inquiétez plus , lui dit Georges , me voilà placé , et de la manière la plus agréable : ce bon jeune homme veut bien se charger de moi. — Touchez là , dit le montagnard avec gaité et franchise ; je vous remercie , brave jeune homme , vous m'avez délivré d'une grande inquiétude. Je vois à votre air , à votre physiologie , que cet enfant sera fort bien auprès de vous. Allons , Georges , tu peux maintenant être heureux ; car , en aimant ton patron , en le servant bien , tu en

seras aimé ; de l'affection et du pain , c'est tout ce qu'il te faut. Adieu , adieu , mon cher enfant !

Lemontagnard, ayant embrassé Georges et le batelier , se retira. Il avait raison , cet homme si bon et si simple , il connaissait le cœur de Georges. Accoutumé à l'affection de sa famille , cet enfant avait besoin d'être aimé. Le jeune batelier prit bientôt de l'attachement pour lui ; il l'aima comme son frère. D'abord , il lui assura un léger salaire , qu'il lui paya exactement ; ensuite il lui donna une petite part à tous ses profits.

C'est ainsi que l'hiver s'écoula. Le printemps s'approchait , et

Georges l'attendait avec une joie mêlée de regrets. Il était bien doux pour lui de penser qu'il irait bientôt revoir sa famille, et lui porter le peu d'argent qu'il avait gagné. Mais il aimait vivement son bienfaiteur ; il se reprochait de songer à le quitter, surtout pendant la saison où ce bienfaiteur devait avoir un plus grand besoin de ses services.

Il ne savait trop encore à quel sentiment il obéirait, et cette incertitude lui donnait quelquefois de la tristesse, lorsqu'il en fut tiré par un accident malheureux. Martel, ayant besoin de façonner un pieu avec sa hache, se donna un

coup à la jambe , et se blessa fortement. Georges désolé ne pensa plus à aller revoir son père , ni ses montagnes. Il se consacra entièrement aux soins qu'exigeait la blessure du batelier ; il le servit avec tout le zèle et toute la tendresse possibles. Malheureusement la hache avait porté si profondément , que le pauvre Martel fut retenu sur son lit pendant près de deux mois, ne pouvant presque point se remuer. Nul travail , nul profit pendant ce long intervalle ; et cependant nécessité de se nourrir , de payer quelques remèdes. Martel dépensa ses petites avances ; et celles de Georges, qui étaient en-

core plus petites , eurent bientôt le même emploi.

L'entière guérison de Martel était encore éloignée au moins de quinze jours , et il avait tout dépensé , ainsi que le petit Georges : celui-ci , reconnaissant que son ami n'avait plus besoin de soins pressans et assidus, lui dit : — Laissez-moi aller servir d'autres bateliers ; le soir , je vous rapporterai mon petit gain de la journée. — J'y consens , répondit Martel , touché de la générosité de Georges.

Celui-ci se rendit à l'instant sur les bords du lac ; et il trouva bientôt à s'employer , car tous les bateliers l'aimaient.

Il y avait déjà huit jours qu'il travaillait ainsi pour son patron, lorsque, s'étant placé comme rameur sur l'un des bateaux du lac, il y voit entrer une riche et brillante compagnie. Il regarde avec plus d'attention ; il reconnaît cette famille anglaise qu'il avait rencontrée sur les bords du lac, le lendemain de son arrivée à Genève. Il voit de nouveau, auprès de lady Williams, cette bonne petite Jenny, qui lui avait donné quelques pièces d'argent, et qui lui avait fait ce don avec un air si touchant de commisération !

— Ah ! dit Georges en lui-même, si j'obtenais de cette enfant les

mêmes secours et la même compassion en faveur de Martel , j'y serais encore plus sensible.

Tout occupé de ces pensées ; Georges ramait avec zèle ; Jenny et sa famille ne faisaient point attention à lui : elles étaient frappées de la beauté du lac , et se livraient à une conversation intéressante.

L'admiration même finit par suspendre cette conversation ; on ne parlait plus , on n'entendait que le bruit des rames , et le bouillonnement de l'eau fendue par la barque rapide.

Le pauvre Georges aurait voulu profiter de ce silence pour pro-

noncer le nom de Martel, et attirer sur lui la bienveillance des passagers; mais il ne l'osait point... son cœur battait. — Si du moins, pensait-il, on me reconnaissait, on parlerait peut-être, et aussitôt je soulagerais mon cœur.

Il lui vient l'idée ingénieuse de chanter de nouveau la chanson qui avait intéressé les mêmes personnes dans un temps où il avait des motifs moins pressans pour exciter leur générosité.

Il chante d'abord bien bas, d'un ton triste et tremblant. Il mesurait son chant sur le mouvement des rames; puis, ayant donné au bateau une impulsion suffisante

pour le faire avancer pendant quelques instans , il cessa de ramer , et il prit en chantant un accent plus animé.

— Maman , dit alors Jenny avec surprise , voilà ce jeune garçon que nous rencontrâmes sur les bords du lac , la veille de notre départ pour l'Italie.

— Tu as raison , ma fille , c'est bien le même ; et lady Williams regarda Georges avec intérêt.

— Ce bon petit Savoyard ! ajouta Jenny ; sa tristesse m'avait laissé un souvenir plein de compassion ; et il semble encore plus triste en ce moment. Plus de trois mois qui viennent de s'écouler

n'ont-ils pu suffire pour affaiblir ses peines?

— Hélas! dit Georges en versant des larmes, mes peines étaient dissipées; maintenant je pleure sur la situation de celui qui avait si bien adouci mon sort.

Alors le bon Georges raconta son histoire; il peignit de la manière la plus simple et la plus touchante l'affection qui l'unissait au pauvre Martel. La petite Jenny ne put retenir son émotion, qui fut partagée par toute sa famille, principalement par une jeune dame mariée avec son frère. Lady Williams, l'ayant remarqué, lui dit :
— Ma chère Henriette, je pense que

.. votre mari devrait prendre cet enfant à son service ; il cherche un caractère pur et sensible , qu'il puisse s'attacher et former ; l'occasion me semble précieuse à saisir.

— Ah ! je le pense de même , dit Henriette en essuyant ses yeux ; je serais heureuse d'inspirer à mon mari de l'intérêt pour ce jeune homme ; son cœur paraît si reconnaissant !

Lady Williams et sa famille donnèrent au petit montagnard des marques d'une généreuse sensibilité. Dès le lendemain , le jeune lord , époux d'Henriette , très-prévenu en faveur de Georges , se fit conduire , par la petite Jenny ,

au bord du lac, dans l'intention de voir Georges et de le questionner.

Georges était en ce moment sur un bateau qu'il nettoyait.—Le voilà, mon frère, dit Jenny; et ils s'approchèrent. Georges, en voyant la jeune Anglaise, suspendit son ouvrage; sa physionomie s'anima de plaisir et de reconnaissance.

Jenny lui demanda des nouvelles de Martel. — Il va mieux, répondit-il, grâce à vos secours. Puis il parla de son cher malade avec un attachement si naïf et si vrai, que le frère de Jenny partagea le désir de sa famille.

Il découvrit à Georges son intention ; il lui proposa de passer de suite à son service. Georges, au lieu d'y consentir, lui répondit : — Monsieur, vous êtes généreux et riche ; vous me combleriez de biens , mon cœur le croit et bénit votre bonté ; mais mon cœur est à mon ami Martel ; j'ai renoncé pour lui à plus que la richesse : vous voyez ces montagnes ; c'est là que j'ai pris naissance, et que mon père demeure ; le printemps est revenu, et j'ai resté auprès de Martel. J'y resterai encore , je travaillerai pour lui, je lui servirai de frère ; il a été le mien.

Le jeune Anglais, touché de

cette réponse, voulut voir ce batelier qui avait inspiré un attachement si profond. Il demanda à Georges de le conduire à sa demeure. Il trouva un digne jeune homme, dont le cœur était aussi plein de bonté que celui de Georges était plein de reconnaissance; il admira, dans leur obscurité, ces deux êtres liés par l'affection et le dévouement. Martel parlait de la générosité de Georges simplement, quoiqu'avec chaleur; on voyait que, dans un cas semblable, il aurait agi de même.

Le jeune Anglais répéta ses propositions. Georges les refusa de nouveau. — Prends garde, Geor-

ges, dit Martel ; tu repousses un grand bonheur. C'est le sort de ta vie. — Je ne veux pas te quitter ; dit Georges, je ne veux pas sentir mon cœur se briser, comme lorsque j'ai quitté mon père. Il le fallait alors pour chercher les moyens de gagner ma vie ; tu me les as donnés ; je n'ai pas besoin d'autre chose ; je travaillerai pour nous deux tant que tu seras malade ; nous travaillerons ensemble quand tu ne le seras plus.

Le frère de Jenny était vivement touché. Georges, dit-il, si vous voulez venir avec moi, je sens que je vous aimerai, et je paierai le sacrifice de Martel.

Il en coûtait à Georges de répéter son refus; il dit à demi-voix : Je ne puis quitter Martel et mon pays. Tant que vous resterez à Genève, Milord, je vous servirai de toutes mes forces et de tout mon zèle. Georges prononce ces derniers mots d'un ton suppliant.

Eh bien ! dit le jeune lord, j'accepte vos services pour le temps de mon séjour à Genève. J'y passerai encore trois mois avec ma famille.

Georges fut bientôt au comble de la joie. Noblement traité par son nouveau maître qu'il servait avec l'affection la plus vive, il en obtenait la permission d'aller voir

Martel tous les jours , et de lui porter l'argent qu'on lui donnait. Martel se rétablit promptement. Toutes ses forces lui furent rendues. Il fut alors en état de servir de guide au jeune lord dans ses courses sur les montagnes voisines de Genève : il les connaissait depuis long-temps. Georges , en suivant le jeune Anglais et Martel, apprenait à les connaître. Quelquefois c'était lady Williams et sa famille entière qui profitaient des beaux jours ; alors seulement les promenades étaient moins étendues ; il ne faut pas aller bien loin sur ces belles montagnes pour trouver des sites imposans ,

et jouir de spectacles admirables.

Un jour, la promenade avait été dirigée vers la partie des montagnes où était situé le hameau de Georges, et celui-ci le montrait dans l'éloignement. Le jeune Anglais dit à sa mère, à sa femme et aux autres personnes de sa famille : —Reposez-vous ici, ou parcourez seulement ce vallon solitaire; vous n'auriez pas la force de me suivre jusqu'à ce hameau, et je désire y aller; je désire connaître les parens de Georges et le lieu de sa naissance.

On consent à cette séparation de quelques heures; le jeune An-

glais dit à Georges de le conduire ; ils marchent très-vite l'un et l'autre ; Georges était si content , et son généreux maître se trouvait si heureux de pouvoir lui procurer des jouissances si douces !

Ils arrivent ; la bonne famille reçoit son enfant avec la joie la plus naïve. Georges raconte toute son histoire ; il met dans sa narration les sentimens les plus touchans ; il parle de son bienfaiteur présent avec simplicité et reconnaissance ; il paraît s'animer davantage en parlant de Martel : c'est que son cœur est plus libre ; Martel est son égal ; il a pour lui,

à la fois de la reconnaissance et de l'amitié.

Le généreux Anglais sentit cette différence ; il l'apprécia noblement.

Après avoir reçu les témoignages de respect de la bonne famille, il se retira avec Georges ; qui fut tendrement félicité et embrassé par ses parens.

Mais, tandis que le jeune Anglais se livrait au spectacle de mœurs pures et pastorales, un accident affreux menaçait lady Williams. Cette dame, d'une santé forte, mais qui n'avait plus l'adresse et l'activité du jeune âge, s'étant approchée avec trop d'em-

pressement d'une échancrure de rochers , qui présentait un beau point de vue , glisse sur de la mousse desséchée ; elle va rouler dans un abîme ; ses cris et ceux de ses filles partent à la fois ; Martel se précipite ; l'éclair n'est pas plus rapide ; d'un bras vigoureux il saisit lady Williams , la retient et lui sauve la vie.

Lady Williams, rendue à ses enfans, couverte de leurs larmes et de leurs caresses, sentit d'abord un bonheur inexprimable ; de si doux sentimens succédaient à un si horrible effroi ! Se tournant ensuite du côté de Martel , elle lui exprima sa vive reconnaissance ;

tous ses enfans s'unirent à elle pour le combler d'actions de grâces. Pendant qu'il recevait cette récompense si précieuse à son cœur, le jeune Anglais arrive suivi de Georges. Lady Williams et ses filles racontent ce qu'elles doivent au dévouement de Martel. Le jeune lord, après avoir frémi de l'accident, après avoir embrassé sa mère chérie, voulut assurer le sort de celui qui l'avait conservée à sa tendresse. — Martel, lui dit-il, je ne crois avoir qu'un moyen de reconnaître le service que vous venez de me rendre ; c'est de satisfaire autant qu'il est en moi toutes vos incli-

nations. Vous aimez votre patrie, votre état de batelier, et Georges. J'ai vu que c'étaient là toutes les affections de votre cœur. Dès ce soir, j'achèterai une petite maison au bord du lac ; j'y joindrai quelques champs que vous puissiez cultiver dans vos momens de loisir ; votre bateau sera sous vos regards , et Georges restera auprès de vous. Ce sort vous conviendra-t-il ?

Martel et Georges ne purent répondre que par des larmes.

De retour à Genève , le jeune lord s'occupa de ce qu'il avait promis ; il trouva une maison convenable à ses désirs , il l'acheta ; il

en donna la propriété en commun à Martel et à Georges , qui ne cessèrent jamais de s'aimer , de travailler ensemble , et de bénir leur bienfaiteur.

LE VOYAGE.

M. DERMOND habitait Paris : ses trois enfans y étaient nés , et ils n'en étaient jamais sortis ; aussi les voyages étaient le premier objet de leurs désirs.

Un jour, M. Dermond entra de bonne heure dans leur chambre, et leur dit : — Mes enfans , nous recevons souvent la visite de mon ami M. Dorbe ; ne conviendrait-il point de la lui rendre ? — Mais, mon papa, répondit Silvestre,

partagé entre la surprise et l'espérance , M. Dorbe ne demeure-t-il point à Versailles ? Est-ce à Versailles que nous devons aller pour le voir ?

— Sans doute, mon ami : lorsque l'on fait une visite à une personne, c'est en se rendant au lieu où elle demeure.

— Eh mon Dieu ! mon papa, c'est ce que nous désirons depuis si long-temps ! cet aimable Julien, qui accompagne ici son père , je le reverrai chez lui ! je suis sûr qu'il me recevra avec plaisir. — Et cette bonne Mélanie, dit Émilie, qui me fait ici tant d'amitiés, je pourrai donc les lui rendre

chez elle ! Que je serai heureuse ! et puis , nous voyagerons , nous irons en voiture , nous verrons Versailles ? Oh mon papa ! que de bonheur !

— Oui , mes enfans , dit M. Dermond , vous aurez une journée de bonheur ; c'est pour cela qu'il faut la faire commencer le plus tôt possible ; votre maman s'habille ; je serai prêt dans une heure précise ; la voiture sera alors à la porte , et je n'attendrai personne ; vous savez que je suis très-exact dans l'emploi de mon temps ; allez faire vos petits apprêts.

Les enfans , pendant ce discours , avaient donné tous les

signes de la plus vive joie ; quand M. Dermond se fut retiré , ils se mirent à parler tous à la fois. Silvestre , dont le caractère était fort vif , frappait des mains , faisait des exclamations , il semblait être en délire. Émilie , sa sœur aînée , montrait aussi beaucoup de plaisir. Le caractère de Blanche , sa sœur cadette , était doux et paisible ; elle ne mettait pas autant de vivacité dans l'expression de son contentement.

Allons nous habiller , dit Silvestre , et rappelons-nous que papa fait ce qu'il dit.

Émilie et Blanche commencèrent leur toilette ; mais , souvent

interrompues par l'idée de ce délicieux voyage, elles n'avançaient point. Silvestre rentra habillé de pied en cap, avant que ses deux sœurs fussent à moitié prêtes; madame Dermond avait déjà achevé sa toilette et ses préparatifs; elle entre dans la chambre de ses enfans.

Leurs premiers mots furent l'expression de leur bonheur. Silvestre sautait au cou de sa maman; Émilie lui prenait les mains, Blanche chantait sans s'agiter beaucoup.

— Pressez-vous donc, mes enfans; dit madame Dermond; songez que votre papa n'attend personne.

Alors Emilie, qui était habituellement diligente, acheva lestement sa toilette. Blanche se mit à chercher avec nonchalance ; c'était son défaut ; elle essaya lentement quelques-uns de ses ajustemens ; puis elle les quitta pour en choisir d'autres ; ensuite elle fut indécise si elle prendrait une corbeille ou un sac. S'étant enfin décidée pour la corbeille, il ne s'agit plus que de la trouver ; chose fort longue. Elle fit si bien que l'heure accordée par M. Dermond se trouva écoulée, sans qu'elle fût ni chaussée ni coiffée ; ses cheveux étaient en désordre, et, au lieu de brodequins qu'elle

avait l'intention de mettre , et qui eussent été commodes pour la course, elle n'avait encore que de mauvais souliers du matin.

Elle était dans cet état lorsque M. Dermond, au bas de l'escalier, appela pour monter en voiture. Blanche, désolée, cherche son chapeau avec agitation; elle ne le trouve point. — Maman, s'écrie-t-elle, obtenez de mon papa un moment, un seul moment!

M. Dermond, qui entendit cette prière, et qui avait pour habitude, autant qu'il lui était possible, de donner à ses enfans les leçons que les occasions fournissaient, répéta plus haut:—*On*

part à l'instant; ceux qui ne seront pas prêts resteront, ou bien ils viendront dans l'état où ils se trouveront.

En même temps, il donna la main à madame Dermond, qu'il fit monter en voiture; Silvestre s'y élança, transporté par le plaisir. Emilie, qui était bien chaussée, y monta presque aussi lestement que son frère; et Blanche, sans chapeau et avec ses pauvres souliers, suivit tristement sa sœur, sans parler davantage de ce qui lui manquait. Madame Dermond souffrait de la tristesse de Blanche; mais, secondant toujours les vues de son mari, elle n'exprima point

le désir de retarder le départ, pour compléter la toilette de sa fille ; elle ne dit rien ; la voiture se mit en route.

Pour se faire une juste idée de la joie de Silvestre , d'Emilie , et même de Blanche , il faudrait , comme ces enfans , avoir passé les huit ou dix premières années de sa vie à désirer les voyages , à y rêver sans cesse , et n'avoir jamais fait de plus grande course que d'aller du centre de Paris à une barrière , n'avoir vu la campagne qu'à Montrouge ou dans la plaine d'Ivry. Aussi , on peut assurer que peu d'habitans des provinces, venant à Paris pour la première fois,

ont éprouvé autant de plaisir en y entrant que les enfans de M. Dermond en éprouvaient à l'instant où il leur était enfin permis d'en sortir.

— Mon papa, dit Silvestre, combien de temps serons-nous en route ? — Deux heures. — Ah ! tant mieux !

Ils regardaient tout, et les questions se suivaient sans intervalles. Ils admirèrent la pompe à feu de Chaillot, la barrière des *Bons-Hommes*; ils virent sur la Seine la galiote de Saint-Cloud ; ils passèrent au Point-du-Jour ; ils entrèrent dans la plaine de Sèvres ; ils virent de loin Saint-Cloud, le

palais, le parc, la lanterne; ensuite Belle-Vue; enfin ils arrivèrent à Sèvres, où ils prirent quelques momens de repos, et mangèrent des gâteaux fameux.

— Ah! mon papa, s'écrie Silvestre, quel bonheur nous vous devons aujourd'hui! Non, il n'en est pas de plus grand que de voyager. Je l'avais déjà pensé en lisant quelques récits de voyageurs; aujourd'hui, je le sens vivement, et je ne conçois pas comment tous les hommes ne passent pas leur vie à courir le monde. Ah! quand je serai grand, je ne resterai point à Paris, ni ailleurs: dès ce moment, je veux bien étudier la géogra-

phie ; je veux connaître d'avance toute la surface de la terre , en attendant que je puisse la parcourir.

— Mon cher Silvestre, dit M. Dermond , je ne m'étonne pas de cette ardeur pour les voyages ; elle est naturelle : les voyages offrent réellement de grands plaisirs ; mais ils exposent aussi à de grandes peines, à des dangers , à des fatigues. J'ai beaucoup voyagé dans ma jeunesse. Maintenant, je ne regrette pas que ma position et mes affaires m'interdisent de passer un seul jour hors de chez moi.

— Comment se peut-il , mon papa , que vous n'en ayez pas de

regret? Pour moi, je me promets bien de voyager toute ma vie.

— Alors, reprit M. Dermond, tu ne goûteras donc jamais le bonheur de famille qui est aujourd'hui mon partage? Si j'avais passé ma vie, comme tu te proposes de passer la tienne, à parcourir la surface de la terre, je n'aurais pas la douceur aujourd'hui de faire le petit voyage de Versailles entre ma femme et mes enfans.

Silvestre comprit bien un peu cette observation, mais il ne s'y arrêta pas; il était trop épris, en ce moment, du bonheur de voyager. — Partons, partons, dit-il à son papa, à sa maman et à ses

sœurs ; remontons en voiture ; il y a si long-temps que nous en sommes descendus !

On reprit la route de Versailles : dans moins d'une heure on fut à la barrière de cette ville ; de là chez M. d'Orbe il n'y eut plus qu'un petit espace à parcourir.

M. d'Orbe, qui avait été prévenu par son ami, l'attendait avec une impatience que ses enfans partageaient. Il avait trois enfans comme M. Dermond, et, comme lui, un garçon et deux filles. Julien, son fils, était plein de qualités aimables ; il était de plus très-appliqué, très-studieux ; il aimait passionnément la lecture. Sa fille, Mé-

lanie , était déjà étonnante par son intelligence ; elle n'avait que six ans ; elle aimait par-dessus tout la conversation de son père et celle de son frère ; elle avait de l'ordre , de l'arrangement ; elle soignait sa petite chambre , son petit jardin. Blanche , qui avait huit ans , était au contraire négligente , dérangée. Silvestre , d'ailleurs si aimable par son esprit et sa vivacité , était également inférieur pour l'instruction à Julien , quoiqu'il fût plus âgé de trois ans. Quant à la petite Elise , seconde fille de M. d'Orbe , elle ne pouvait encore être comparée à personne ; elle n'avait que quatorze mois ; elle com-

mençait à peine à marcher et à parler.

M. Dermond et sa famille furent reçus avec joie et tendresse ; Julien et Mélanie s'emparèrent des trois enfans ; ils leur montrèrent toutes les parties de leur maison qui était charmante ; ils les retinrent principalement dans leurs chambres. Celle de Julien était ornée de ses dessins , de petites gravures enluminées par lui-même, de quelques cartes géographiques, et d'une petite bibliothèque formée des livres qu'il avait reçus en prix, et de ceux que M. d'Orbe lui avait donnés. La chambre de Mélanie avait aussi,

pour ornemens , des dessins et des gravures qu'elle tenait de son frère ; de plus , une quantité considérable de joujoux et de bagatelles , bien conservées , bien arrangées , qui , pour la plupart , semblaient sortir de chez le marchand. Auprès de la fenêtre était accrochée une jolie cage , bien propre et bien garnie ; on y voyait un beau serin dont la gaité attestait le bonheur. Il n'était soigné que par Mélanie ; depuis six mois qu'elle le possédait, elle avait, tous les jours, nettoyé sa cage ; elle lui avait fourni , attentivement , de l'eau , des plantes de son goût ;

elle ne l'avait jamais laissé manquer de nourriture.

Julien et Mélanie conduisirent ensuite leurs petits amis dans le jardin ; il était grand , bien entretenu ; une partie était donnée à l'agrément, une plus grande partie aux productions utiles. Dans un coin séparé était le petit parterre de Julien , et à côté celui de Mélanie. Julien commençait déjà à faire du sien un jardin de botanique. Il n'y avait que des plantes agréables , mais elles étaient classées. Julien montrait de l'inclination pour cette partie si intéressante de l'histoire naturelle. Il suivait son papa dans ses courses à la

campagne ; il herborisait avec lui ; il possédait déjà un petit herbier qu'il augmentait chaque jour. Le parterre de Mélanie ne contenait que des plantes à jolies fleurs ; mais elles étaient bien soignées ; il est vrai que Julien , au moindre signe , était le jardinier de sa sœur.

Le potager fut parcouru. Sur le fond , à une exposition bien abritée , il y avait une douzaine de ruches. Julien détourna la petite compagnie de s'en approcher ; il lui expliqua le travail des abeilles , et l'effraya du danger qu'il y avait à les troubler.

Du potager on passa dans la cour de la ménagerie. Il y avait

des poules , une vache , des lapins. Mélanie trouvait déjà un grand plaisir à visiter ces bonnes bêtes , à leur porter à manger , à dénicher les œufs , à voir traire le lait et faire le beurre ; elle s'intéressait vivement à tous ces soins ; elle s'annonçait déjà comme devant être un jour une excellente ménagère.

Madame d'Orbe fit servir un joli déjeuner dans un cabinet de chaume , situé à l'un des angles du jardin. L'appétit , la gaiété , la bonne intelligence , firent les charmes de ce repas , qui ne dura cependant qu'un quart d'heure ; les enfans étaient moins avides de manger ,

que de voir et de courir. Aussi ils reçurent avec acclamations la proposition que leur fit M. d'Orbe d'aller se promener dans ces beaux jardins de Versailles si justement célèbres.

On part. Dès leur entrée dans le parc, les enfans de M. Dermond sont ravis d'étonnement et d'admiration; ils entraînent ceux de M. d'Orbe; ils devancent ensemble leurs parens, qui profitent de leur éloignement pour s'entretenir de ces chers objets de leur tendresse et de leurs espérances.

Madame d'Orbe remarque bientôt que la pauvre Blanche suit avec peine les autres enfans.

M. Dermond raconte alors ses petits retards de toilette. On convient de ne pas faire attention à ce qu'elle souffre, quoique l'on en souffre autant qu'elle. M. Dermond désire vivement la corriger de sa négligence.

Il désirait avec la même ardeur modérer l'extrême dissipation de Silvestre, qui était empêché, par ce défaut, de faire des progrès dans ses études. Au moment où M. Dermond s'en plaignait, et où M. d'Orbe, au contraire, se louait de l'instruction prématurée, variée, étonnante, que Julien, son fils, devait à son application et à son goût pour la lecture,

tous les enfans s'arrêtaient devant les magnifiques groupes qui sont placés près du bassin de Phaéton. Julien , déjà tout rempli des métamorphoses d'Ovide , nommait ces statues , les expliquait , faisait l'histoire des personnages qu'elles représentaient. Silvestre , quoique plus âgé que Julien , entendait avec étonnement , et même avec un peu de confusion , bien des choses qui lui étaient absolument nouvelles. M. Dermond , s'en apercevant à la légère contrainte de sa physionomie , excita Julien à parler avec détails de tous les chefs-d'œuvre que l'on rencontrait ; et Julien

répondait à cette invitation avec autant de simplicité que de savoir et d'intelligence.

— Si vous voyagez un jour, mon aimable Julien, dit M. Dermond, vous aurez plus de plaisir que personne ; car il est aisé de voir que vous ferez d'avance une abondante provision des connaissances les plus utiles.

Ce compliment mérité était encore plus une douce leçon pour Silvestre, qui parut l'entendre.

Après avoir visité le parc, les jardins de Trianon, les bords du canal, les bosquets, les bains d'Apollon, l'orangerie, on trouva qu'il était trop tard pour voir le

château; on réserva ce plaisir pour un autre voyage, dont monsieur et madame Dermond prirent volontiers l'engagement, à la prière de M. d'Orbe. On revint à la maison, la nuit approchait.

Le dîner fut servi; la promenade et le plaisir avaient donné à tous les enfans un appétit extraordinaire; il fallut augmenter le service en lait, en fruits; tout était dévoré.

Au dessert, la gaîté générale fut un moment suspendue par des cris d'enfant au berceau. C'était la petite Élise qui se réveillait et qui appelait sa maman. Madame d'Orbe alla la prendre, la porta dans le

salon, se remit à table, donna le sein à son cher enfant qui, par sa beauté et ses petites manières pleines de grâces, fit l'enchantement de tout le monde. Le sommeil paraissant ensuite vouloir la reprendre, madame d'Orbe la balança sur ses genoux, en lui chantant plusieurs petites chansons; elle en vint à un refrain de ronde qui plut beaucoup aux enfans de M. Dermond.

— Eh bien ! mes amis, leur dit alors madame d'Orbe ; ce refrain qui déjà vous intéresse, et la ronde qui le suit, sont encore un des fruits des lectures de Julien et de sa tendresse pour sa petite sœur.

M. Dermond pria madame d'Orbe de s'expliquer davantage.

—Voici ce que c'est, dit-elle. Le premier amusement de mon fils est de chercher avec nous les moyens d'égayer sa jeune sœur. Il fit pour elle, il y a quelques jours, un joli petit drapeau qu'il lui porta en dansant, et en chantant le couplet que je viens de vous dire. L'enfant sourit à ce chant, et parut se plaisir à l'entendre répéter. Je demandai à Julien de composer une chanson dont ce couplet serait le refrain. Julien qui, en ce moment, était plein de la lecture de la Jérusalem délivrée, et par conséquent d'idées de chevalerie,

remplit mon désir au milieu de ces dispositions. Je le vis entrer le lendemain , avec un de ses camarades , l'un et l'autre armés de casques et de boucliers de carton , tenant chacun une bannière qu'ils agitaient devant ma petite Élise. Ils lui chantèrent en duo cette ronde chevaleresque. Nous l'avons intitulée :

LA BANNIÈRE D'ÉLISE.

Ah ! le petit drapeau
De la naissante belle ,
Nous l'avons fait pour elle ,
Pour l'amour au berceau.

Petite fille charmante
Te voilà dame d'amour ,
Avec bannière flottante ,
Et nous chantons à l'entour :

Ah ! le petit drapeau
De la naissante belle ,
Nous l'avons fait pour elle ,
Pour l'amour au berceau.

Que prendrons-nous pour devise ?
Tendre espoir, naissant bonheur ,
Avec le chiffre d'Élise
Formé d'un bouton de fleur.

Ah ! le petit drapeau , etc.

Que chacun près de la belle ,
Chevalier et troubadour ,
Chante , folâtre pour elle ,
C'est ici sa cour d'amour.

Ah ! le petit drapeau , etc.

Sans secret , sans art perfide ,
Elle sait nous enchanter ;
Quand il plait à notre Armide ,
Malgré nous il faut chanter.

Ah ! le petit drapeau , etc.

Vas-tu , nouvelle Angélique ,
Avec ton air séduisant ,

Sous ta bannière magique ,
 Nous changer tous en Roland ?

Ah ! le petit drapeau , etc.

Ton malin petit sourire
 Fait de nous des fous d'amour ,
 Et n'est-ce pas un délire
 De te répéter toujours :

Ah ! le petit drapeau , etc.

Lorsque du soir l'influence
 S'établit languissamment ,
 Nous secondons sa puissance ,
 En chantant bien doucement :

Ah ! le petit drapeau , etc.

Notre chanson douce et folle ,
 D'Élise prend chaque ton ,
 Et tant d'airs dont on raffolle ,
 Ont beaucoup moins de raison

Que le petit drapeau
 De la naissante belle ;
 Nous l'avons fait pour elle ,
 Pour l'amour au berceau.

Quand madame d'Orbe eut fini de chanter, monsieur et madame Dermond firent à Julien les plus doux complimens. Silvestre était ravi de ce qu'il venait d'entendre. Son approbation gaie et franche toucha beaucoup Julien, qui, le voyant si bien disposé, crut devoir en profiter pour compléter l'enchantement. Il alla chercher les boucliers, les casques, et surtout les petits drapeaux; il arma en troubadour-chevalier le bon Silvestre, qui s'y prêta de la meilleure grâce du monde. La jolie petite Élise, reconnaissant tous ces signes de fête et de joie, se mit à rire et à tendre les bras vers son

cher Julien, qui la couvrit de caresses. Silvestre lui fit à son tour un tendre baiser; tous les enfans lui portèrent la même offrande, ce qui les mit en dispositions si gaies et si aimables, que, se réunissant autour d'Élise sans se concerter, ils se prirent par la main, demandèrent à madame d'Orbe de vouloir bien chanter une seconde fois la *Bannière d'Élise*, dansèrent avec ravissement, et chantèrent en chœur le refrain.

A peine la ronde fut-elle finie, que, d'un commun accord, ils sollicitèrent madame d'Orbe de la chanter une troisième fois. Ils voulaient la danser de nouveau, et

sans doute ils l'auraient demandé plusieurs fois encore , lorsque M. Dermond représenta que la nuit était close depuis plus de deux heures , qu'il fallait songer à rentrer en voiture , et retourner à Paris. A cette pensée , la joie se changea en tristesse , et les enfans de M. d'Orbe étaient aussi affligés que ceux de M. Dermond. Mais les uns et les autres savaient que M. Dermond était inflexible dans les lois qu'il imposait ; ils gardaient le silence ; seulement , ils ne mettaient pas d'empressement à obéir. Madame d'Orbe , qui partageait leurs regrets , ne craignit pas de les exprimer ; elle pressa

avec instance M. Dermond de différer son départ. Voyant bientôt que M. Dermond se laissait ébranler; elle eut recours à un moyen qui entraîna sa complaisance.

— Vous venez, lui dit-elle, d'applaudir à l'œuvre enfantine que mon cher Julien a puisée dans ses lectures et sa tendresse. Laissez-moi vous faire connaître une œuvre du même genre, une ronde, qui ne vaut point, je crois, la Bannière d'Élise, mais qui est plus intéressante, par la circonstance qui a inspiré à Julien l'idée de la composer.

Et madame d'Orbe, ne laissant point à M. Dermond le temps de

parler, se tourna rapidement vers la jeune compagnie. — Encore une ronde, mes enfans, leur dit-elle, et une ronde faite en l'honneur d'Élise : nous la chanterons, nous la danserons. Vous le voulez bien, n'est-ce pas ?

Un cri de joie fut le signe d'approbation non équivoque.

— Écoutez-moi, mes amis, voici d'abord l'histoire ; viendra ensuite la chanson.

Ma petite Élise est née le 7 juillet de l'année dernière ; elle a, en ce moment, près de quatorze mois. Le 7 juillet de cette année était le premier anniversaire de sa naissance ; c'était un jour de fête pour

notre cœur. Julien voulut le célébrer à sa manière ; et il lui fut bien facile de nous y faire concourir. Vous voyez ce petit char d'osier sur lequel nous promenons tous les jours notre Élise ; Julien l'avait orné et entouré de jeunes fougères , de guirlandes de fleurs et de nœuds de rubans. Le petit char de triomphe était placé au milieu du salon , dont toutes les parties étaient décorées avec goût et simplicité : c'étaient de jeunes branches entrelacées, des bouquets de roses , des pelotes de mousse , et là , sur ce mur , en face de la cheminée , une inscription d'amour tracée en fleurs de bruyère ; rien

ne pouvait être plus aimable et plus touchant.

A huit heures du matin, c'était le moment où, l'année dernière, ma petite Élise venait au monde ; Julien la prend doucement de mes bras, la pose sur le char d'osier, place sur sa tête une couronne de boutons de rose, et, dans sa main, un petit hochet entouré de grelots : c'étaient réellement à la fois l'Amour et la Folie.

Selon l'attente de Julien, Élise excitée par ce joli spectacle et par nos expressions de tendresse, se mit à agiter son grelot. A l'instant Julien, avec la vivacité la plus ai-

mable ; nous ordonne de nous prendre tous par la main, d'entourer notre cher enfant, et de chanter avec lui la ronde que vous allez entendre.

LE GRELOT.

Pour fêter son anniversaire ,
 Pour célébrer cet heureux jour ,
 Tressons les roses du parterre ,
 Formons-en des liens d'amour.

Au plaisir ce jour nous invite ,
 Pour Élise nous chanterons ;
 Au son du grelot qu'elle agite ,
 En l'entourant nous danserons.

D'un an de joie et d'espérances ,
 Qu'à cet enfant nous devons tous ,
 D'un an de pures jouissances
 Célébrons le terme si doux.

Au plaisir ce jour nous invite ,
 Pour Élise nous chanterons ;



*« Tu, son du grolot qu'elle agite ;
en l'entourant, nous danserons. »*



Au son du grelot qu'elle agite ,
En l'entourant nous danserons.

Dans une corbeille légère ,
Pour sceptre son hochet bruyant ,
Pour cortège l'amour sincère ,
Voilà la reine des enfans.

Au plaisir ce jour nous invite ,
Pour Élise nous chanterons ;
Au son du grelot qu'elle agite ,
En l'entourant nous danserons.

Cette ronde fut vivement applaudie. M. Dermond embrassa Julien avec tendresse , et le plaçant ensuite dans les bras de son fils , il lui dit : — Mon cher Silvestre , voilà ton ami et ton modèle. Silvestre répondit de tout son cœur à ces sentimens de son papa. — Oh ! oui , dit-il à Julien , avec l'accent

le plus animé , je t'aime et je t'admire : que je serai heureux de pouvoir un jour approcher de toi !

— Eh ! un tel vœu t'en rapproche , s'écria M. Dermond , en serrant de nouveau son fils contre son cœur. Mon bon ami , lui dit-il avec une émotion profonde , tu es sensible aux choses bonnes , simples , intéressantes ; tu admires l'instruction de l'esprit , tu goûtes les charmes du plus heureux caractère , et tu es exempt de jalousie ; eh bien ! c'est assez pour mon espoir ; tu feras ma consolation et mon bonheur.

Monsieur et madame d'Orbe , tous les enfans , madame Dermond , sur-

tout , furent vivement touchés de cette scène. Julien et Silvestre , se tenant par la main , se regardant avec le sourire de l'affection , furent en commun l'objet de toutes les félicitations et de tous les sentimens.

— Mais , je m'oublie , se mit à dire M. Dermond : allons , mes enfans , allons , il faut partir. Je suis loin de vous reprocher , dit-il à madame d'Orbe , la petite victoire que vous avez remportée sur moi tout à l'heure. J'y ai gagné tant de plaisir ! mais enfin nous voilà tous satisfaits ; et il est déjà bien tard ; ne perdons plus un instant.

En disant ces mots , M. Dermond sortit pour aller faire préparer la voiture. Il revint presque aussitôt ; le cocher attendait depuis long-temps et avec impatience. — Nous ne serons pas à Paris avant minuit , disait-il ! et le bonhomme se plaignait , grondait , de ce que l'on avait allongé outre mesure sa journée ; il ajoutait d'un ton moitié plaisant , moitié fâché : Nous devons partir à sept heures , disiez-vous ; j'avais compté là-dessus ; mes pauvres chevaux ont déjà digéré leur souper ; si , par hasard , il vont me demander de coucher sur la route , que deviendrons-nous ? ils ne trou-

veront plus de camarades , ni moi non plus.

— Allons , allons , disait M. Dermond , du courage , mon brave homme ! nous leur donnerons de l'avoine pour entremets , et à vous un bon verre de vin. — Un verre de vin ! c'est comme qui dirait une goutte. — Eh bien ! une bouteille. — A la bonne heure : partons , partons.

Les deux familles se font les adieux les plus tendres. — Nous vous en conjurons , dit madame d'Orbe , revenez nous voir bientôt. — Ce sera la récompense de mes enfans , dit M. Dermond. — Ah ! répondit Silvestre , vous

pouvez compter qu'elle sera gagnée.

Telles étaient en effet les heureuses dispositions de Silvestre à la fin de cette journée , que , dès qu'il fut placé dans la voiture auprès de son papa , il ne fit que l'entretenir de ses promesses et de ses intentions.— Que Julien est heureux , disait-il , d'être si aimable et si instruit ! Je veux lire ; je veux m'appliquer à toutes mes études ; je veux , à notre prochain voyage , pouvoir causer avec Julien , et augmenter son amitié.

M. Dermond , vivement satisfait , encouragea son fils dans une résolution qui s'accordait si bien

avec ses vœux; et il lui renouvela sa promesse de le ramener à Versailles dans un mois, si, pendant cet intervalle, il était content de sa conduite et de ses progrès. — Ah ! quel bonheur ! s'écria Emilie ; avec quel plaisir je reverrai cette charmante petite Mélanie , qui m'a inspiré déjà tant d'affection !

Silvestre et Émilie ne cessaient de montrer de la gaiété, et de remercier leurs parens du plaisir qu'ils avaient goûté pendant la journée : Blanche seule ne disait rien.

— Eh quoi ! ma chère Blanche , lui dit sa maman , toi seule as de la tristesse ; pourquoi ne partages-

tu point la joie de ta sœur et de ton frère? seras-tu donc fâchée de revenir à Versailles dans un mois?

— Au contraire, maman, j'en serai bien contente. Mais, en ce moment, je souffre beaucoup de la tête; les pieds aussi me font mal.

Madame Dermond, qui en savait la cause, prit sa fille sur ses genoux, et, lui parlant avec tendresse: — C'est sans doute, lui dit-elle, pour avoir été long-temps au soleil sans chapeau, que tu souffres de la tête. — Oui, maman. — Et ton mal aux pieds vient apparemment de ce que tu as été mal

chaussée toute la journée. — Oui, maman.

— C'est un peu ta faute, ma chère Blanche ; tu as mis ce matin trop d'indolence dans tes préparatifs ; c'est ton défaut journalier. Il a été bien puni aujourd'hui ; et, sans te le dire, j'ai souffert autant que toi. Si tu pouvais prendre l'habitude de la diligence, si tu pouvais imiter cette petite Mélanie, dont l'esprit d'ordre et d'activité t'a paru si aimable, tu ne perdrais aucun plaisir, et tu jouirais entièrement de ceux que nous nous empressons de te procurer.

— Eh bien oui, ma chère maman, je me corrigerai, je vous le

promets ; je tâcherai de ne plus faire attendre ; je mettrai du soin et de l'arrangement dans mes petites affaires , que je laisse beaucoup trop traîner.

A ces mots, M. Dermond, après avoir embrassé sa fille, prit sa main, la mit dans celle de Silvestre. — Mes chers enfans, leur dit-il, affermissez-vous mutuellement dans les résolutions que vous venez de prendre ; je bénis le petit voyage qui a eu de si heureux résultats.

— Ainsi, mon papa, dit Silvestre, vous ne me détournerez plus de mon goût pour les voyages.

— Je n'ai jamais songé à t'en

détourner ; et , en ce moment ; tu viens de recueillir du premier voyage que je t'aie permis de faire , les fruits les plus avantageux ; mais de tels fruits sont rares , et ce n'est pas ordinairement ceux que recherchent les voyageurs. On ne se déplace point , on ne court point pour faire connaissance avec des personnes aimables , et pour trouver des objets d'affection , mais pour voir ce que la nature et l'industrie de l'homme produisent d'agréable et de frappant. Cette curiosité n'est rien moins que répréhensible ; les jeunes gens , qui en ont le temps et les moyens , n'ont pas tort de la satisfaire. J'a-

joute seulement que l'inclination pour les voyages ne saurait durer toute la vie, et que, poussée au degré d'ardeur que tu me fais craindre, elle expose à bien des dépenses et à bien des dangers.

Madame Dermond avoua qu'en ce moment où la nuit était très-obscure, et où personne ne passait sur la route, elle aimerait mieux être dans sa chambre à Paris que sur un grand chemin.

— Que craignez-vous donc, maman ? dit Silvestre. La route est si large et si belle ! Pour moi, je n'ai aucune inquiétude ; j'aimerais même à avoir des aventures, à rencontrer des voleurs.

— Tais-toi, Silvestre ! dit la pauvre Blanche , en se pressant contre le sein de sa maman ; cette seule idée me fait trembler.

M. Dermond sourit des désirs de Silvestre et des frayeurs de Blanche. Vous êtes aussi enfans l'un que l'autre , leur dit-il ; mais dans des genres différens. Silvestre est téméraire , parce qu'il n'a encore rien vu, rien éprouvé, et que dans son caractère il y a naturellement du courage. Ma bonne et douce petite Blanche est faible par caractère, et aussi par inexpérience. Ma chère Émile , qui ne dit rien , qui ne tremble pas , je crois , mais

qui , peut-être , n'est pas tout-à-fait rassurée , paraît également éloignée de l'audace de Silvestre et de la pusillanimité de Blanche. J'aime cette variété et cette gradation de caractères dans mes chers enfans : chacun a ses défauts et ses avantages.

Pendant que M. Dermond causait ainsi avec sa famille , la voiture marchait , et lentement. Le cocher l'avait annoncé ; ses chevaux fatigués , presque endormis , semblaient se traîner avec langueur ; et , de plus , comme l'obscurité était absolue , le ciel étant fortement couvert , le cocher , qui peut-être sommeillait aussi , ne

voyait ni les pavés déplacés , ni les ornières : la voiture était secouée ; par momens , elle faisait des sauts presque effrayans. Silvestre riait ; Blanche frémissait d'épouvante ; madame Dermond n'était pas plus tranquille ; Émilie prenait tantôt la gaité de Silvestre, tantôt l'effroi de Blanche. M. Dermond , toujours calme , quoique non sans inquiétude , représentait que l'on était parti trop tard , et que la prudence aurait dû être écoutée , même aux dépens du plaisir.

On arrive paisiblement à Sèvres, et on le traverse sans s'y arrêter ; les boutiques étaient pres-

que toutes fermées ; et tout le monde , excepté Silvestre , soupirait après le terme du voyage. On dépasse le pont ; on s'avance sur la route ; toujours solitude et obscurité ; toujours aussi, lenteur des chevaux et secousses de la voiture.

Tout d'un coup un bruit violent se fait entendre ; la voiture se penche brusquement ; c'est une soupente qui est cassée. Les trois enfans , Silvestre même , pousent un cri. Madame Dermond , saisie d'effroi , s'accroche au bras de son mari , tandis que la pauvre Blanche , qui était encore sur les genoux de sa mère , tombe d'épou-

vante, et se heurte contre les panneaux de la voiture.

M. Dermond se hâte de rassurer sa femme et ses enfans. — Ce n'est rien, leur dit-il; ce n'est du moins qu'un léger accident; il n'entraînera point de danger, mais du désagrément et de la fatigue. Descendons de voiture; nous ne pouvons plus aller à Paris qu'à pied.

M. Dermond descend le premier; il reçoit ensuite sa femme toute tremblante. Silvestre, revenu de son étonnement, a repris sa gaiété; il saute lestement hors de la voiture, n'osant pas dire, par ménagement pour sa maman, que l'aventure lui plaît. Émilie le

suit : elle montre assez de courage ; mais la pauvre Blanche est presque évanouie : M. Dermond la prend doucement dans ses bras ; et il ne peut point la déposer sur la route ; elle serait hors d'état de marcher. M. Dermond est obligé de la porter ; elle pleure , et elle tremble. Madame Dermond oublie sa propre peine pour la consoler.

On laisse la voiture , et le cocher qui n'épargne point les plaintes. M. Dermond lui donne le double de la rétribution convenue, ce qui parvient à l'apaiser.

On marche , mais avec fatigue et tristesse. Blanche , âgée de huit

ans , était un fardeau bien lourd. De temps en temps, M. Dermond consentait à le céder à sa femme , mais seulement pour quelques instans ; Silvestre s'en chargeait aussi ; et par momens , Blanche , pressée de diminuer la peine de ses parens , demandait à marcher entre eux , en donnant une main à son papa , et l'autre à sa maman ; mais ce mouvement renouvelait la douleur du coup qu'elle avait reçu dans la voiture. M. Dermond , voyant combien elle souffrait , lui adressait des paroles touchantes , et la reprenait dans ses bras. Mais combien tout cela allongeait le retour !

Silvestre , lui-même , que le

sommeil et la fatigue pressaient ; ne put se défendre de quelques mots d'impatience,

— Comment, mon ami ! lui dit M. Dermond , ne sommes-nous pas en voyage ? Tout n'est-il pas plaisir en voyage ? est-il un sort plus constamment agréable que celui du voyageur ?

— Non , mon papa , il n'en est pas de plus agréable ; mais c'est pour le voyageur dont la voiture ne casse pas.

— Ajoute : et pour le voyageur qui a toujours du beau temps , qui ne marche que sur de belles routes , qui n'est conduit que par

des cochers adroits et sobres, qui n'est reçu que dans de bonnes auberges, qui ne tombe point malade dans un mauvais village, qui n'est point pillé par des voleurs. A ces conditions, il n'a que du plaisir; mais il est rare que dans un voyage de quelque durée, il n'y ait pas plus d'un accident et plus d'un désagrément à souffrir. Il est bon de s'y attendre, afin de prendre le plus que l'on peut de précautions.

— Et, si elles ne suffisent pas ? dit Silvestre. — Si elles ne suffisent pas, on se résigne sans se plaindre, comme je t'engage à le faire en ce moment.

— Vous avez bien raison, mon papa; allons, je prends mon parti. Placez quelques momens ma petite sœur sur mes épaules. Marchons.

Le courage de Silvestre soutenant un peu celui de madame Dermond et d'Émilie, on finit par arriver à Paris, mais à deux heures après minuit: il avait fallu aller si lentement, se reposer si souvent pour ne pas succomber à la fatigue! Les pauvres enfans n'en pouvaient plus, Silvestre lui-même était harassé; il ne disait plus rien ni pour ni contre les voyages.

Heureusement la maison de

M. Dermond était voisine de la barrière. S'il avait fallu encore traverser Paris , à une heure où depuis long-temps tous les fiacres sont rentrés , M. Dermond aurait été obligé de porter même Silvestre.

On la touche enfin cette porte de la maison si désirée ; elle s'ouvre ; on retrouve un reste de forces pour monter l'escalier ; on se jette sur les fauteuils et les chaises. M. Dermond , de concert avec son domestique , fait manger ses enfans , les déshabille ; les voilà couchés , endormis..... Le lendemain , à quatre heures du soir , ils dormaient encore ; mais ,

que de gaîté, de souvenirs, et de
charmantes résolutions à leur
réveil !

LE

PAPILLON INVALIDE.

LA petite Gabrielle était âgée de quatre ans. A cet âge, on n'est pas encore bien raisonnable; on ne sait pas grand'chose non plus; mais on peut être déjà bien doux, bien tendre, bien aimable. Gabrielle était du petit nombre d'enfans qui, à quatre ans, sont tout cela. Elle était déjà sensible aux charmes de ce qui est agréable, de ce qui est joli. Elle exprimait

le plaisir que lui faisaient de jeunes fleurs, de jeunes animaux, par de petites manières et de petites réflexions qui enchantaient ses parens.

Sa maman lui avait donné un tout petit chat, jaune et blanc, qui faisait ses délices. Minet était son Bébé de tous les momens. Elle le coiffait ; elle mettait à son cou des rubans, des guirlandes ; elle l'excitait à poursuivre une pelote de papier qu'elle traînait par un léger cordon. C'étaient des éclats de rire, des folies, et puis des ordres, des menaces, qui devenaient fort comiques, parce que Minet, qui était un chat d'esprit,

les prenait en plaisantant. Ces deux jolis enfans jouaient ensemble pendant des heures entières.

Un beau jour de printemps ; ils se poursuivaient dans le jardin. Minet se tapissait sous une touffe de giroflées ; Gabrielle s'en approchait doucement ; et à l'instant où elle allait le saisir, Minet faisait un saut, fuyait, grimpait sur un arbre, et de là se moquait de Gabrielle, qui le grondait.

En ce moment ils aperçoivent un joli papillon qui, après avoir voltigé sur les fleurs du parterre, semble choisir une belle printanière double, s'y arrête et s'y repose. Gabrielle et Minet forment

aussitôt; l'un et l'autre, le projet d'attraper le papillon : Gabrielle, pour le mieux voir, pour le caresser; Minet, pour s'en amuser et lui faire des malices.

Gabrielle s'avance à petits pas; Minet quitte son arbre, se coule le long des bordures de buis qui dessinaient le parterre; il arrive plus tôt que Gabrielle, qui se fâche, se désole, craint pour le joli papillon, rappelle Minet, lui ordonne de s'arrêter, de revenir.....

Minet est un enfant gâté; il n'écoute pas sa petite maîtresse, il s'élance sur le papillon comme sur une souris; d'un coup de

pate il l'étourdit, et avec ses ongles crochus il lui déchire les ailes.

Le pauvre papillon tombe à terre, se débattant de frayeur, et ne pouvant plus voler. Gabrielle, vraiment en colère, dit à Minet tout plein d'injures, le bat, le repousse, l'éloigne du papillon. Elle prend ensuite avec beaucoup de ménagemens le petit animal ; de ses deux jolies mains elle lui fait une boîte bien douce ; puis elle rentre tristement dans le salon, et elle appelle sa maman de ce ton touchant qu'elle prend toujours quand elle a un grand chagrin.

LA MAMAN.

Qu'as-tu donc, ma chère enfant?

GABRIELLE.

Oh maman, maman! voyez! un si joli papillon! ses ailes déchirées! Il ne peut plus voler; que va-t-il devenir? Ce méchant Minet! c'est lui; c'est lui! Oh maman, ma chère maman, je vous en prie, faites d'autres ailes à ce pauvre papillon.

LA MAMAN.

Calme-toi d'abord, ma petite Gabrielle, ne sois pas si fâchée contre Minet; sans doute il ne voulait que jouer.

GABRIELLE.

La belle manière de jouer , que de priver ce pauvre petit animal de ce qui lui est si nécessaire ! D'ailleurs , que ne m'obéissait-il ? Je lui défendais de s'approcher.

LA MAMAN.

Et toi , ma petite amie , es-tu toujours bien obéissante ?

GABRIELLE.

Ce n'est pas une raison. Mon petit chat n'est qu'un chat ; je suis une petite fille. Mais , ma chère maman , pressez-vous , je vous en prie ; tenez , voilà de bien jolis morceaux de taffetas que vous

m'avez donnés pour faire un tablier à ma poupée. Coupez-en ce qui est nécessaire pour faire des ailes à mon cher papillon.

LA MAMAN.

Ma pauvre enfant, ce que tu me demandes est impossible.

GABRIELLE.

Comment cela? vous êtes si adroite!

LA MAMAN.

Mais d'abord ce taffetas, quoique bien mince, est encore beaucoup trop épais pour remplacer des ailes de papillon. Vois par les débris qui en restent combien elles

sont légères et délicates , et il les fallait ainsi pour que ce petit animal , qui est très-faible , pût les remuer et s'en servir.

GABRIELLE.

Eh bien ! maman , vous les ferez plus petites que celles qu'il avait ; cela reviendra au même.

LA MAMAN.

Nullement , ma chère amie : il faut encore que les ailes d'un papillon , quoique très-légères , très-déliçates , soient fort grandes , afin de pouvoir le soutenir en l'air. Vois nos poules ; quand on rogne seulement le bout de leurs ailes ,

elles peuvent encore sauter , elles ne peuvent plus voler.

GABRIELLE.

En ce cas , maman , vous avez là de la soie extrêmement fine ; faites-en faire tout de suite un taffetas si mince , si léger , que ce soit comme une toile d'araignée.

LA MAMAN.

Quand cela serait possible , ma chère enfant , nous n'en serions pas plus avancées : comment placer ensuite ces ailes de taffetas à ton pauvre papillon ?

GABRIELLE.

Comme vous placez des bras à ma poupée.

LA MAMAN.

C'est bien loin d'être la même chose. Ta poupée ne vit pas; les parties de son corps sont toutes mon ouvrage; je les ai faites les unes après les autres, ensuite je les ai rassemblées. Mais dans les animaux, toutes les parties viennent de leur sein; elles sortent d'elles-mêmes; elles se forment elles-mêmes : c'est comme tes cheveux, personne ne les a placés sur ta tête; c'est comme les feuilles d'une rose, personne ne les a données à cette rose; elles sont venues toutes seules, elles se sont faites dans le sein du bouton; si

tu les enlèves, c'est fini pour cette rose; on ne pourra plus les lui rendre; elle restera dépouillée; elle-même ne pourra plus se donner ce qu'elle aura perdu.

GABRIELLE.

Ainsi, mon pauvre papillon....

LA MAMAN.

Ainsi ton pauvre papillon est invalide; c'est une chose décidée, il n'aura plus d'ailes, il ne pourra plus voler.

GABRIELLE, tristement.

Il lui reste du moins ses petites pates; il pourra marcher comme ces braves gens que nous rencon-

trons quelquefois , et qui ont perdu leurs bras.

LA MAMAN.

Oui , ma petite amie ; mais vois comme il s'agite dans ta main ! Il paraît souffrir. Pour abrégér son inquiétude , je te conseille d'aller le déposer sur la fleur qu'il avait choisie ; c'est le seul service que tu puisses lui rendre.

GABRIELLE.

Ne pourrais-je pas l'enfermer sous un verre , et le nourrir en lui portant de cette même fleur !

LA MAMAN.

Il ne mangerait pas ; tu ne le

trouverais pas sensible à tes soins; il mourrait bientôt de faim et d'ennui. Ces petits animaux, quoique très-jolis, ne sont point susceptibles d'affection ni d'intelligence; jamais personne n'a pu en élever.

GABRIELLE.

En ce cas, adieu mon pauvre papillon; je suis bien fâchée de ton malheur; ce n'est pas ma faute; j'en gronderai bien Minet.

Gabrielle suivit le conseil de sa maman : le papillon, placé doucement dans le jardin sur la touffe de printanière, n'y resta pas long-temps; il se traîna sur les

· plantes voisines. Gabrielle l'y abandonna, et sans beaucoup de regrets; elle s'intéressait peu à son sort, sa maman l'ayant informée que les papillons ne savent point aimer, et qu'ils n'ont point d'esprit.

LE

PETIT PRISONNIER.

PAULIN était un enfant de dix ans , bien aimable, bien actif dans ses jeux, mais aussi, bien appliqué lorsqu'il se mettait à l'étude. Ses parens n'avaient presque jamais qu'à se louer de sa conduite et de ses progrès.

Il aspirait depuis long-temps à la douceur d'avoir , pour lui seul, une petite chambre , dont il disposerait à son gré. Son papa la lui

avait promise , mais comme récompense.

Elle lui fut enfin accordée , et ce fut un bien beau jour que celui où il en prit possession. Il y resta enfermé presque toute la journée ; il en étudia tous les murs , tous les angles ; il ouvrit cent et cent fois une petite armoire garnie de jolies tablettes ; il s'assura avec ravissement que la serrure était bonne , que la clef fermait aisément.

Et les chaises , et la petite table ! Tout cela fut déplacé , rangé , distribué de nouveau dans un nouvel ordre , ensuite rétabli comme la première fois , pour être encore

mieux ou plus mal ordonné. Je suis chez moi, disait Paulin, c'est ma chambre; j'y serai bien tranquille pour étudier, et bien libre pour m'amuser.

Chaque jour Paulin augmentait l'ameublement de sa petite cellule; sur les murs il collait des dessins; à la plus petite place vide il plantait un clou et accrochait quelque bagatelle : la tapisserie fut bientôt si complète, et même les chaises, la table, le plancher, furent si recouverts de choses de toute espèce, que l'on se serait cru dans l'un des dépôts d'un marchand de meubles, plutôt que dans le cabinet d'un enfant.

Non-seulement l'étude, mais les anciens amusemens de Paulin furent tous négligés pendant quelque temps. Il n'aimait que sa chambre ; il ne jouait , pour ainsi dire, qu'avec sa chambre ; et lorsqu'il y entrait, même avec la meilleure intention de lire ou de faire les petits devoirs que ses maîtres lui avaient donnés, il se laissait aller à une première distraction, qui en entraînait une autre, puis une autre encore ; tous ses trésors étaient regardés, touchés, dérangés ; les heures s'écoulaient, les livres d'étude restaient seuls à leur place, sans que jamais leur tour pût arriver.

M. Robert, père du jeune Paulin, était un homme très-doux, très-indulgent, fort raisonnable. Il s'était attendu à cette passion de son fils pour son nouveau domaine ; il ne la lui reprochait pas, il se contentait de lui dire :— Mon ami, tu as gagné un grand plaisir, à ce que je vois, et c'était bien mon espérance ; mais j'ai perdu celui que me faisaient tes progrès, quand me le rendras-tu ?

— Demain, demain, mon cher papa, s'écriait Paulin, touché de tant de bonté ; demain, je vous le promets, je commencerai à réparer tout le temps que j'ai perdu.

Et le lendemain , le surlendemain , tous les jours , Paulin perdait encore du temps.

Cependant sa tendresse pour son papa, aidant les effets naturels du temps et de l'habitude, il reprit enfin l'ardeur du travail, et l'amusement de sa chambre cessa de le distraire ; il étudia ses leçons avec assiduité, il fit ses devoirs avec zèle, il remonta dans sa classe au rang d'où il était descendu.

La fin de l'année n'était pas éloignée : M. Robert promit à Paulin que, s'il remportait un prix, ou seulement un accessit, il ajouterait à sa chambre un joli orne-

ment, un meuble très-agréable, fournissant mille fois par jour de douces occupations et d'aimables plaisirs.

M. Robert, par une telle annonce, avait dessein d'exciter à la fois l'émulation et la curiosité de son fils. Il y parvint. Ne voulant jamais s'expliquer davantage, il fit travailler l'imagination de Paulin, qui chercha vainement quel joli meuble manquait à sa chambre, et en quel endroit on pourrait le placer. Mais son papa, qui toujours avait été fidèle à ses promesses, lui assurait qu'il connaissait dans cette chambre, si remplie en apparence, une place

très-grande, très-libre, très-convenable ; et Paulin, plein de confiance, redoublait d'ardeur pour gagner ce mystérieux présent.

A la distribution des prix, Paulin, dont le cœur battait de désir et d'espérance, reçut deux accessit ; c'était bien l'équivalent d'un prix tout entier. Après la cérémonie, il courut glorieusement vers son papà, tenant dans chacune de ses mains une couronne. M. Robert le serra dans ses bras ; et comme il avait déjà été informé par le professeur du triomphe qui attendait Paulin, il avait préparé dès le matin l'accomplissement de ses promesses.

De retour chez eux, M. Robert et Paulin se rendent à la petite chambre : Paulin volait vers la porte ; M. Robert , qui ne pouvait aller aussi vite , le prie d'attendre. — Je désire, mon ami , lui dit-il , que tu n'entres pas avant moi ; je veux reconnaître à tes premiers mouvemens si tu es satisfait. Paulin s'arrête : les plus légers desirs de son papa étaient pour lui des ordres si pressans !

M. Robert a enfin monté l'escalier.... il arrive..... A l'instant, un bruit se fait entendre , quelqu'un tombe dans ce même escalier. C'est la pauvre Marguerite , la vieille bonne de M. Robert

qui, voulant aussi être témoin de la joie de Paulin, s'est pressée, a fait un faux pas.... Heureusement elle a eu le temps de s'accrocher à la rampe; elle ne s'est pas même fait de fortes contusions; mais, à son âge, une chute est si effrayante! M. Robert redescend précipitamment; et Paulin, oubliant entièrement ce qu'il allait recevoir, vole au secours de Marguerite, l'aide à se relever, et, sur le premier mot de son père, va chercher un chirurgien.

En attendant, M. Robert prend soin de Marguerite; il la soutient dans l'escalier, qu'il lui fait redescendre bien doucement; il la con-

duit avec des ménagemens extrêmes jusques au salon, où il la place sur un fauteuil. La bonne Marguerite, bien plus sensible aux égards et aux paroles consolantes de M. Robert, qu'affectée des souffrances que lui cause sa chute, ne fait que remercier et s'attendrir au lieu de se plaindre. — Ce n'est rien, dit-elle, je vous assure du moins que ce ne sera rien; tout ce qui m'afflige, c'est d'avoir retardé le plaisir de notre cher enfant; je suis punie de ma curiosité; il me semble cependant qu'elle était bien naturelle.

— Elle était touchante et flatteuse pour nous, dit M. Robert;

c'est moi qui me reproche de ne pas l'avoir présumée; si j'avais dit à Paulin de vous attendre, il y aurait consenti si volontiers!

— Je n'en doute pas; le pauvre enfant! il a pour moi tant de complaisance! J'ai bien vu, malgré ma douleur, avec quel empressement il a couru chez M. Benoit; au lieu de se fâcher contre moi.

— Et de quoi se serait-il fâché, ma bonne Marguerite? De ce que votre affection pour lui et pour moi vous exposait à vous faire tant de mal?

— De ce que j'étais cause que son plaisir était différé au moment où il allait le tenir. Mais le voici,

je l'entends, et avec lui M. Benoit.
Comme ils ont marché vite!

A l'instant, Paulin, tout essoufflé, annonce en effet le chirurgien, qui entre presque aussitôt, examine le bras de Marguerite, n'y voit qu'une écorchure; sa tête a porté aussi contre le tranchant d'une marche de l'escalier; le front est un peu meurtri; mais tout cela est sans danger : quelques soins et du repos, il ne faut pas autre chose.

L'inquiétude de Paulin est dissipée, le pauvre enfant en avait eu beaucoup; il aimait de tout son cœur la bonne Marguerite. Rien n'est plus indulgent, plus

complaisant dans les familles, que ces vieilles bonnes qui ont élevé les parens, et qui regardent les enfans de la maison comme leurs petits-enfans.

M. Benoit, après avoir placé des compresses sur les blessures de Marguerite, et avoir pleinement rassuré tout le monde, se retire en promettant de revenir le lendemain.

A peine est-il sorti, que Marguerite sollicite M. Robert de remonter avec Paulin vers sa petite chambre.—Allez, allez, mes enfans, leur dit-elle; vous viendrez me raconter votre plaisir; cela achevera ma guérison.

— Mon papa, dit Paulin, si vous donniez le bras à Marguerite, et si je la soutenais de l'autre côté, ne pourrions-nous pas l'aider à remonter l'escalier ?

— Qu'en pensez-vous ? demanda M. Robert à la bonne Marguerite.

— Vous me tentez, mes enfans ! Mais non, j'ai besoin de repos ; M. Benoit l'a dit, et je le sens. Si, pour satisfaire mon cœur, j'allais me rendre malade ou impotente, je me le reprocherais bien, car je veux encore vous servir. Allez, allez, toute vieille que je suis, j'ai fait une étourderie, et il est juste que je sois en pénitence. ●

Sur les instances réitérées de Marguerite, M. Robert et son fils la laissèrent sur son fauteuil, sortirent du salon, reprirent le chemin de l'escalier, le montèrent, mais non, comme la première fois, avec gaîté et vivacité; les dispositions de Paulin étaient devenues un mélange de curiosité et de tristesse. — La pauvre Marguerite, disait-il, elle aurait été si contente... de me voir content!

Paulin est à la porte de sa chambre; il ouvre; il entre avec son papa; il voit, avec autant de plaisir que de surprise, un nouvel ornement, et qui décore sa chambre sans rien gêner. C'est

une fort belle cage, enjolivée de cristaux, suspendue au milieu du plafond par un cordon de soie, et servant de demeure à un serin de la plus belle couleur, qui, à l'arrivée de son nouveau maître, le salue d'un charmant ramage. Depuis un mois, M. Robert l'avait acheté chez un oiseleur fameux, où il l'avait tenu en pension, en recommandant qu'il fût bien soigné, et qu'on le rendît familier autant qu'il serait possible. Paulin, enchanté, s'approche de la cage; le petit oiseau, au lieu de s'épouvanter, se rapproche lui-même de Paulin : il semble déjà lui montrer de l'amitié et de la

confiance. M. Robert, qui avait tout prévu, remet à Paulin un biscuit; le serin observe ce mouvement; sa jolie petite tête s'insère entre deux barreaux; ses ailes baissées, et un peu tremblantes, manifestent son espérance; Paulin la satisfait; il présente un morceau de biscuit, qui aussitôt est échancré; béquêté avec avidité et reconnaissance. Un abreuvoir très-propre est accroché dans l'intérieur de la cage; il est rempli d'une eau aussi transparente que le cristal dont il est formé; le serin va s'y désaltérer, et puis il sautille sur les petites branches d'une échelle tournante, et puis il se

fixe sur un barreau plus élevé, et puis il chante, et puis il vient demander à Paulin un morceau de biscuit. — O l'aimable petit animal ! s'écrie Paulin ; que je vous remercie, mon papa, de m'avoir donné une si agréable compagnie !

— Je crois avoir bien fait, dit M. Robert, de la tenir en réserve jusqu'au temps des vacances. — Je le crois aussi, mon papa, répondit Paulin ; si j'avais maintenant des leçons à étudier, je sens bien que, pendant quelques jours du moins, cela me serait un peu difficile.

— J'aime ta franchise, mon bon ami. Eh bien ! amuse-toi librement

avec ton joli serin ; soigne-le avec attention ; j'espère qu'au bout de quelque temps vous serez assez accoutumés l'un à l'autre , pour n'avoir plus besoin d'être toujours ensemble , et que, lorsque le temps du travail sera revenu , ton petit camarade ne te causera plus trop de distraction. Adieu, mon cher enfant : je te laisse, j'ai quelque chose à faire.

Paulin resté seul avec son oiseau, entame de suite avec ce joli animal une conversation charmante : il lui fait mille complimens, lui donne les noms les plus flatteurs et les plus tendres. Le serin y répond par les chants les plus

agréables, et les mouvemens les plus gracieux. La cage était bien fournie de nourriture, et M. Robert avait déposé sur une chaise une boîte remplie de graines de chènevis, et de petit millet. Mais Paulin savait que les petits oiseaux aiment surtout le mouron frais, le seneçon, et d'autres plantes que les jardins produisent, quoique les jardiniers les rejettent. Il forme aussitôt le projet de transformer son propre parterre en un champ de mouron et de seneçon. — En attendant, dit-il à son petit oiseau, je recommanderai bien au jardinier de mettre à part ces bonnes plantes,

lorsqu'il nettoiera les carreaux, et à l'instant je cours t'en chercher; je connais une planche de laitues où il y en a beaucoup.

Paulin sort de sa chambre, descend bien vite l'escalier; mais son empressement de servir le serin ne peut faire qu'en passant devant le salon, il oublie la bonne Marguerite. Il entre avec ménagement, pensant qu'elle pourrait être endormie. Non, elle ne dormait pas, elle souffrait un peu, au contraire. Paulin, affligé, lui demande ce qu'il pouvait faire pour elle. — Je n'ai besoin de rien, mon cher enfant : repos et patience, c'est tout ce qu'il me faut; j'ai l'un et

l'autre ; je suis très-bien, très-bien !
Et toi, mon petit homme , tu es
bien heureux, n'est-il pas vrai ? Tu
as reçu un joli présent ; c'est moi
qui l'ai indiqué à ton papa, comme
devant te faire plaisir ; je t'ai jugé
par moi-même ; j'ai toujours aimé
ces bons petits oiseaux , j'en ai eu
long-temps, j'en ai perdu plusieurs,
quelques-uns par ma faute, un ,
surtout , qui était si beau , si ai-
mable , qui chantait si bien !.....
Et voilà Marguerite qui se met à
raconter l'histoire de son beau
canari , histoire que Paulin sa-
vait déjà depuis long-temps, mais
qu'il écoutait toujours avec plai-
sir. D'ailleurs Marguerite souffrait,

rester auprès d'elle , causer avec elle , l'écouter , c'était lui donner du soulagement.

A l'histoire du canari dévoré par un chat du voisinage , s'enchaînèrent quelques autres petites tragédies du même genre , et puis des aventures douces et touchantes , telles que l'histoire d'un chien fidèle.

M. Robert vint voir Marguerite : alors Paulin fut libre de songer à son petit oiseau. — Les serins, dit-il à Marguerite, aiment beaucoup le mouroon , n'est-ce pas ? — Oui , oui , mon enfant , c'est ce qu'ils préfèrent à tout. Tâche d'en donner au tien une

petite provision tous les jours. — Eh bien, je vais en chercher dans le jardin. — Tu feras très-bien, mon petit homme; choisis-le bien frais, entends-tu; il y en a à côté du puits; ah! quand je pourrai marcher, je ne t'en laisserai pas manquer; je te le promets.

Paulin court au jardin; il cueille tout ce qu'il trouve de mouroon et de seneçon; il en remplit son chapeau, son mouchoir; il remonte bien vite vers sa chambre.

L'accueil du serin fut celui de la joie. Paulin lui portait tant de friandises! Bientôt sa cage en fut entourée; le mouroon, le seneçon

garnissaient tout le treillage ; l'oiseau était dans une maison de verdure.

Ce n'est pas assez au gré de Paulin ; il ouvre la porte de la cage ; des poignées de mouron sont introduites ; elles se casent où elles peuvent ; l'oiseau n'a presque plus d'espace pour se remuer. Mais d'abord ce n'est que le plaisir de manger qui l'occupe. Lorsqu'ensuite son appétit est satisfait , l'embarras de ses mouvemens montre à Paulin qu'il faut le délivrer de ce mouron qui le gêne. Tout ce qui était dans l'intérieur de la cage est bientôt retiré.

Chaque jour Paulin s'attacha davantage à son petit oiseau ; il le soignait si bien ; et il le voyait si reconnaissant, si aimable ! Son affection pour *Mimi* alla bientôt jusqu'au point de vouloir augmenter le plus possible son bonheur, en lui accordant une honnête liberté.

— Toujours enfermé dans une cage ! lui disait-il ; toujours en prison ! il faut, mon petit ami, pour que tu conserves ta santé, que tu aies un grand fonds de gaieté, et une grande bonté de caractère. Que serait-ce si tu pouvais voler dans ma chambre ? Tu serais fou de plaisir ! Mais c'est tout

ce que je puis faire pour toi. Si je te laissais aller dans la campagne, tu t'y perdrais ; le monde est si grand ! Tu ne saurais plus trouver ta demeure. Quelque vilain gros oiseau, ou peut-être quelque chat féroce, comme celui qui causa tant de chagrin à Marguerite, t'enlèverait pour toujours aux soins et à la tendresse de Paulin. Al-
lons, mon petit camarade, partageons entièrement ma chambre... Voilà la fenêtre fermée... et voici ta porte ouverte... Viens, viens, mon ami ; sors de ta prison.

Mimi, perché sur un barreau, voit bien que la porte de la cage demeure ouverte ; et il entend les

invitations de Paulin, qui, pour les rendre plus séduisantes, présente à Mimi, d'un peu loin, un morceau de biscuit, et un morceau de sucre. Le petit oiseau, tout étonné, hésite, descend vers le bas de la cage, remonte sur le barreau, descend encore, se perche sur le seuil de la porte, s'inquiète, rentre, revient.... Paulin l'encourage. — Viens donc, viens donc, mon petit ami ! que crains-tu ? Je ne veux que ton bonheur ; tu le sais bien.

Mimi se laisse persuader un peu. Il s'élance hors de la cage ; mais, tout ce qu'il ose faire, c'est de voler sur le dossier de la chaise la

plus voisine. Presque aussitôt il se juge sans doute trop téméraire ; il vole de nouveau vers la cage ; il y rentre , s'y renferme comme dans un asile ; il remonte sur son cher barreau.

Le cœur de Paulin battait d'impatience et de regret. — En vérité, lui disait-il, je mérite toute ta confiance. Oh ! je t'en prie, je t'en prie, livre-toi à l'amitié de Paulin.

Mimi entend ce généreux langage ; il se rassure ; il s'enhardit ; le voilà de nouveau hors de sa cage ; il vole ; de ses ailes rapides et brillantes, il bat l'air de la chambre ; sans s'arrêter, il en fait

deux fois le tour, et il va se reposer. . . . où ? . . . sur le bras de Paulin !

Qui fut content ? qui fut ravi ? Quel est celui de nos petits lecteurs qui , en pareille situation ; n'aurait pas tremblé de plaisir ? Paulin craignait de faire un mouvement ; il respirait à peine. Mimi, disait-il , d'une voix bien douce ; Mimi ! Mimi ! viens sur ma main ; voilà du sucre ! voilà du biscuit !

Pendant quelques instans, Mimi resta encore partagé entre la timidité et la gourmandise. Il fit un ou deux petits sauts sur le bras de Paulin ; il s'avança peu à peu ,

en disant , *cuic ! cuic !* ce qui signifiait : j'aime bien mon petit maître , et je voudrais manger ce sucre dans sa main ; mais je n'ose ! et Paulin , qui le comprenait , ne cessait de lui dire : — Courage et confiance , mon cher Mimi ; encore quelques pas !.... tiens !.... tiens !....

Comment résister à de si tendres instances , fortifiées par la vue d'un morceau de sucre et d'un morceau de biscuit ? Mimi se décide. Il fait un dernier petit saut ; le voilà sur la main de son maître , un peu loin cependant encore de l'objet de ses désirs ; mais son joli cou s'allonge , sa tête se penche : il

donne , comme à la dérobée , un coup de bec au biscuit. Aussitôt , son petit œil , vif et inquiet , regarde Paulin pour savoir s'il a mal fait , ou s'il peut béqueter encore. Paulin lui sourit et l'encourage ; Mimi ne craint plus ; le biscuit est mis en petites miettes sous les coups redoublés de son joli bec.

La connaissance est faite ; la familiarité est établie. Mimi va réellement avoir Paulin pour camarade , et sa chambre pour demeure. Et vous pensez , mes petits amis , que de cette liberté il ne résultera que des plaisirs pour Paulin et Mimi ! Vous vous trom-

pez. Paulin et Mimi gagneront sans doute bien des douceurs au commerce d'amitié qu'ils vont avoir ensemble ; mais l'un et l'autre y perdront quelques avantages. Des accidens même, ou de petits chagrins, surviendront. C'est toujours comme cela. Aucun bien ne peut venir sans mélange de peines. Mais, pour aujourd'hui, je veux vous laisser avec les plaisirs que Paulin et Mimi viennent de recevoir l'un de l'autre. J'achèverai une autre fois leur histoire. Tout ce que je désire en ce moment, c'est que vous vous

intéressiez d'avance aux inquiétudes de Paulin, et au sort de Mimi.

FIN DU TOME SECOND.

88310